

PROLOGUE

Château de Rosny, 1605

Le drame qui eut lieu ce jour de décembre de 1605 me surprit au sommet de ma gloire. J'avais alors le soutien du roi et mon talent, forgé au sein d'une famille qui s'illustrait avec génie depuis trois générations, éclatait enfin à la face du monde. J'étais le grand architecte Salomon de Brosse et cette reconnaissance à laquelle j'avais aspiré de toute mon âme m'était donnée pour longtemps : l'éternité, oui, allait s'ouvrir devant moi, mais je l'ignorais encore.

À cause du froid, j'avais donné congé aux ouvriers et me trouvais seul sur un échafaudage à une quinzaine de mètres de hauteur, occupé à vérifier la maçonnerie qu'ils venaient d'exécuter. La cloche indiquant qu'un cavalier se présentait à la poterne du château s'était animée avec force, mais, habitué aux courriers fréquents en provenance de Paris ou d'ailleurs, je n'y avais guère prêté attention. Je ne vis pas davantage la silhouette impatiente qui, sur le renseignement d'un valet, se hâtait dans ma direction. Quelqu'un gravit

soudain à toute vitesse les échelles en dessous de moi et le fragile édifice se mit à tanguer dangereusement comme si un géant l'avait saisi d'une main pour le tirer à lui. Je m'accrochai à une corde en jurant.

— Holà? lançai-je aussitôt après, consterné par l'inconscience de l'intrus.

Il n'y eut aucune réaction. J'allais crier de nouveau quand il surgit d'une trappe à quelques mètres. Déjà il assurait ses pieds sur les bardeaux et relevait son corps massif. C'était un gentilhomme de vingt ou vingt-cinq ans que je ne me souvenais pas d'avoir jamais rencontré. Il amorça tout de suite le geste de sortir son épée puis, se ravisant — peut-être parce que je n'étais pas armé —, il la laissa retomber dans son fourreau et s'approcha rapidement sans me quitter des yeux. Je notai, stupéfait, la pâleur de son visage et ses mâchoires crispées par la colère. Un maillet qui gisait au sol le fit alors trébucher; il s'en empara tout en rétablissant son équilibre. Je n'eus pas le temps d'avoir peur ni de réagir au coup qui atteignait mon épaule; la douleur me fit l'effet d'une déchirure, se doublant aussitôt d'une autre, en étoile, au creux de l'estomac; je manquai d'air et me ployai en deux, conscient d'offrir ma nuque au furieux que rien ne paraissait devoir arrêter. Heureusement cette fois, l'outil ne fit que glisser le long de ma tempe mais la tête me tourna tout de suite et l'odeur du sang qui déjà poissait mes cheveux et gouttait à mon oreille me donna la nausée. Je regardai, incrédule, cet homme qui voulait me tuer; j'ignorais ses raisons car il avait grondé comme un animal furieux sans s'annoncer ni dire une parole. Je tentai, haletant et désespéré, de lui crier qu'il s'agissait d'une méprise,

quand il jeta son arme dans le vide et se précipita de nouveau sur moi; son regard était celui d'un dément dont la voix tremblait de haine: «Sale hérétique, je vais te crever!»

C'est là que je compris. Et dans l'instant se produisit en moi un phénomène étrange, que je n'avais jamais éprouvé auparavant, une chose sans nom et qui allait grandissant: un liquide glacial fusa à l'intérieur de mon corps, si puissant que je crus mes côtes sur le point d'exploser; en même temps, mes poumons et ma gorge me brûlèrent si fort que j'ouvris la bouche, libérant sans le savoir tout le ressentiment et l'inquiétude qui me rongeaient. Car, depuis que courait la rumeur, à Paris comme ici, où l'atmosphère en était altérée, la seule pensée des calomnies et des railleries dont je faisais l'objet me rendait fou. Sans doute mon agresseur le comprit-il à cet instant car il suspendit son geste, hésitant pour la première fois. La révolte en moi finissait d'enfler, plus intense et désespérée à chaque seconde. *De quel droit? me disais-je, au nom de quelle prétendue supériorité ou de quelle vérité s'érigent-ils en juges d'un attachement qui ne leur appartient pas? Comment osent-ils seulement effleurer de leur sale pensée... Que peuvent-ils comprendre à cet amour – que nous avons longtemps combattu, Dieu nous en est témoin! – à cette passion qui nous laisse jour et nuit écorchés et sublimes, seuls? Pauvres gens! Misérables! Dépourvus d'humanité et d'indulgence! Emplis de préjugés dictés par leur bêtise! Notre foi à nous est entière, sans compromis, au-delà des barrières de la religion et du rang.* Jeanne et moi avons été si heureux jusqu'à cet instant effroyable.

Tout bascula. Je ne sus comment, la rage qui m'étouffait de sanglots convulsifs noyait aussi mon cerveau. Thibault Haymin avait cessé ses injures et il ne me jetait plus à présent que des coups de poing imprécis que je ne sentais pas car j'avançais à mon tour, le forçant à reculer sur les planches disjointes. La pluie s'insinuait dans nos vêtements et plaquait nos cheveux, nous donnant l'aspect hagard de ceux dont la mort s'apprête à disposer. Il fut surpris par le contact brutal de la rambarde sur son dos tout comme par celui de mes mains autour de son cou. Mes mains... Comment dire, je ne peux l'expliquer, le temps ralentit. J'avais l'impression de voir au bout de mes bras les mains d'un autre mais cet autre avait mon visage : sa bouche était tordue par un cri ignoble et dans son regard fixe se lisait une résolution froide. Mes doigts trouvèrent tout de suite ses carotides et je me mis à les broyer résolument.

Un appel ou un passant aurait pu briser cette pulsion meurtrière, mais rien ne vint : je continuai de serrer. Les larmes m'aveuglaient, sans que je puisse aujourd'hui encore en connaître la raison – est-ce que je réalisais l'horreur de mon crime ? Étais-je devenu fou ? J'allai au bout de mon cauchemar. Bientôt je ne lus plus rien dans ses yeux qui se vitraient lentement, plus de terreur ni d'interrogation, seulement un abandon affreux. Au moment où je relâchais enfin mon étreinte, le garde-fou sur lequel il était acculé céda. Je réussis à m'agripper. Lui tomba.

Je vis sa tête s'écraser sur les pierres.

Paris, 1999

Aude regarde Martin avec effarement. Jamais avant aujourd'hui elle n'a douté de lui ni de son équilibre. Or le propos qu'il tient s'apparente à un accès de délire ou de schizophrénie, en dépit ou peut-être justement à cause du calme avec lequel il vient de s'exprimer. Elle se sent terriblement mal à l'aise. Elle se dit qu'il s'est jusque-là toujours montré sérieux et bienveillant, avec un souci réel des autres ; il a d'ailleurs sur le visage l'air de ceux qui ont tout accepté de la vie. C'est aussi un ami fidèle et discret.

Il se tient de profil près de la fenêtre et continue de regarder au loin comme quelqu'un qui fouille dans ses souvenirs : elle ne lui connaissait pas ce talent d'acteur.

Le jour décline et la brume de novembre au-dehors efface peu à peu la rue. Hier au téléphone, il a dit vouloir lui remettre des documents relatifs à l'appartement où ils se trouvent, « l'historique » à ce qu'elle a compris. La jeune femme a en effet acheté le studio qu'il a habité pendant de nombreuses années jusqu'à ce que son propriétaire décide, il y a quelques mois, de le mettre en vente : Martin l'avait aussitôt poussée à faire une offre, insistant sur la proximité de son domicile de la place des Vosges et vantant sa tranquillité, idéale pour faire l'atelier qu'elle souhaitait.

Quand il est entré tout à l'heure avec le léger sourire qu'elle lui connaît bien, elle a ressenti une impression étrange, comme une tension, qui l'a troublée ; il avait la figure de quelqu'un qui a reçu une bonne nouvelle mais à qui la prudence et peut-être la superstition conseillent de ne pas se réjouir encore ouvertement.

Puis, presque aussitôt, se ressaisissant, il s'est mis à commenter avec un plaisir apparemment sincère les transformations qu'Aude a opérées dans la pièce; oubliant alors les travaux qui l'ont tenue à distance de son manuscrit et plus loin encore de sa sellette de sculpteur, elle lui a raconté sa joie, si vive, d'être dans ce lieu qu'elle a baptisé « sa cabane » : ses lettres, ses ancêtres sur lesquels elle se livre à des investigations gourmandes ont désormais chacun leur place, leur boîte, leur fiche; photos et portraits sont épinglés sur un panneau rigide; l'argile, les émaux, les outils, le plâtre et les engobes, tous ont leur placard, enfin! Enfin la place et l'ordre rêvés, socles nécessaires à tout travail véritable!

Il l'a félicitée ensuite de sa mine radieuse avec quelques mots charmeurs dont il a le secret; elle a beau savoir qu'ils sont sans conséquence, elle a rougi et rajusté machinalement une longue mèche brune à son oreille. Martin aime les femmes, toutes les femmes ou presque, c'est plus fort que lui. Aude le sait, tout comme elle sait qu'il la trouve jolie avec ses yeux couleur de charbon entre noir et gris foncé et sa bouche un peu trop grande; elle le laisse jouer, elle rit même, car elle ne cédera jamais à ses provocations.

Son mari dit souvent aussi qu'elle a de l'allure. La famille de ce dernier gît sur une feuille de papier libre à droite d'Aude assise à son bureau; c'est lui, Roland, qui, sur sa demande répétée, y a griffonné les noms à la hâte, juste avant son départ pour Orly, Roland qui ne rentre que dans trois jours et dont elle ressent les battements de cœur superposés aux siens,

comme à chacune de leurs séparations. Il est son homme magnifique et il n'est pas simplement parti travailler puisque chaque action de sa vie tend invariablement à améliorer le sort du monde; il est celui à qui son intelligence et sa générosité sans pareilles font prendre toujours plus de hauteur. Trois jours. Aude ne sera jamais affranchie de la douleur de l'attendre, c'est une blessure si profonde que le temps n'y peut rien, si heureux soit-il désormais.

Martin quitte la fenêtre et pose les yeux sur elle qui demeure immobile. Dans la pénombre elle croit voir un éclat métallique traverser son regard gris et détourne aussitôt le sien. Elle s'aperçoit alors qu'il tient dans ses doigts une liasse de papiers tout mouchetés de rousseurs dont les bords racornis ondulent.

— Ce document est capital, car avec lui, se retrouvant à son début, finit le cercle maléfique dont je suis prisonnier depuis si longtemps... Vous allez comprendre tout à l'heure... Je vous en prie: laissez-moi raconter!...

— ... !?

— Vous avez toujours eu confiance en moi, Aude?! Alors, s'il vous plaît, continuez! Écoutez-moi!

— ...

— Ce que je vais vous dire ici, personne n'aurait osé l'imaginer. Comment admettre en effet la réalité de ce terrible secret et les conséquences affreuses qu'il eut pour moi à travers tant de générations?...

— ... ?

— Je sais que cela paraît totalement aberrant!... C'est pourquoi je vous demande simplement de m'écouter... J'ai besoin que vous m'écoutez! Vous jugerez ensuite...

Il avait presque crié et à présent il articulait chaque mot avec une lenteur extrême :

— Je ne suis pas fou ! J'ai même toute ma tête... Je ne m'appelle pas Martin... Je ne suis pas Martin... Il s'agit d'un nom d'emprunt. Je suis Salomon... Salomon de Brosse... Oui, l'architecte, forcément. Si vous saviez combien de fois j'ai répété ces mots tout seul, pour vous les dire de la meilleure façon ! Je ne vous demande pas de me croire tout de suite. Je sais que c'est impossible. Ma disparition soudaine pendant plusieurs années au tout début du XVII^e siècle demeure encore aujourd'hui une énigme pour les spécialistes... Je vais vous l'expliquer.

Aude s'est figée sous l'effet de la panique. Il poursuit, son regard planté dans le sien :

— Mon nom est associé à de nombreux ouvrages dont certains subsistent encore. La postérité ne m'a pas bien servi et pourtant je fus jadis considéré comme le plus grand !... Mais bon ! L'histoire que vous allez entendre... Sachez d'abord une chose : notre rencontre il y a quinze ans dans votre galerie n'était pas un hasard.

— Ah ça ! C'est tout ce qu'il y a de plus certain ! s'exclame Aude en riant, soulagée de revenir à la réalité. Quel toupet quand j'y pense ! Je me souviens de vous avoir fait – en représailles – contribuer aux préparatifs de l'exposition !

— Ainsi a commencé une belle amitié, non ? Mais la vérité, même si vos jambes n'ont pas laissé l'esthète – et l'homme – que je suis indifférent, est tout autre : il me fallait vous approcher à tout prix. J'avoue ma témérité car, avec un tel prétexte, je prenais le risque d'être éconduit sur-le-champ, surtout après m'être fait passer pour un collectionneur à qui vous veniez

de vanter très professionnellement les œuvres de vos artistes pendant près d'une heure! Vous aviez heureusement le sens de l'humour!

Grâce à cette entrée en matière un peu loufoque, à la façon de deux joueurs qui ont abattu le même jeu et qui rient ensemble de leur audace, une confiance immédiate était née entre eux. Les choses étaient ensuite allées d'elles-mêmes, sans curiosité excessive de part et d'autre, chacun ayant décidé de garder une réserve respectueuse. Martin avait ainsi conservé le mystère dont il entourait sa vie en général et Aude avait laissé le flou s'installer au-delà de cet éclat un peu triste qui émanait d'elle alors en toute circonstance. L'enthousiasme, voire l'acharnement avec lequel elle s'était jetée dans son métier suffisait, croyait-elle, à masquer la souffrance qui la rongait continuellement.

Il vint bientôt photographier ses expositions et donnait volontiers un coup de main pour les accrochages; il passait, son Reflex en bandoulière, sans prévenir et sans qu'il soit besoin de l'appeler non plus, toujours au moment opportun. Ses conseils étaient avisés et bienvenus, il la protégeait aussi à l'occasion; elle l'avait surnommé en secret son «veilleur».

— Vous étiez si seule, c'est là que j'ai compris... Nous étions en attente tous les deux.

Que veut-il dire? Fait-il allusion à ses amours de l'époque? Elle n'en connaissait rien, ou si peu: de très jeunes femmes l'accompagnaient de temps à autre lors d'un vernissage, disparaissant presque aussitôt; elle devinait seulement que travail et vie privée se mêlaient parfois dans le secret de son studio. À la galerie, il lui arrivait de s'interrompre au milieu d'une phrase

et de tourner soudain les talons pour suivre une jolie passante qu'il finissait à peu près toujours par aborder.

Elle ne l'avait jamais entendu évoquer sa famille et finissait par penser qu'il n'en avait pas. Quant à sa naissance quelque part dans une ville lointaine dont elle n'était plus très sûre, il en avait parlé une seule fois sans jamais vouloir – s'agissait-il d'une coquetterie de la part d'un homme parvenu à l'âge mûr? – en préciser la date. Elle réalisa soudain qu'elle ignorait son adresse depuis qu'il avait quitté l'appartement.

Tant d'événements depuis ces derniers mois les avaient éloignés, ces réunions joyeuses d'abord, où elle était devenue enfin « visible », existant aux yeux de tous, rencontrant enfin la famille de Roland et lui présentant la sienne après des années de clandestinité douloureuse; leur mariage et l'emménagement place des Vosges ensuite, dans l'hôtel dit de la reine qui appartenait à sa belle-mère.

Il lui semblait parfois qu'une vie entière, un siècle, s'étaient écoulés depuis qu'ils s'étaient rencontrés.

Aude a déposé là, dans un tiroir tout près, les lettres de Roland; il y en a des dizaines, leur papier devenu mou à force de retrouvailles; des feuillets s'entassent aussi, qu'ils s'échangeaient par jeu à leurs débuts, des poèmes tendres ou délirants, des dialogues cocasses et surtout les carnets: la jeune femme y a tracé chaque seconde d'une rencontre et d'un bonheur sans pareils, puis les espoirs et les errances des longues années qui avaient suivi, avant de les refermer sur leur renouveau.

Elle relit parfois ceux des temps heureux et sa mémoire est capable d'en restituer chaque mot; en revanche elle ne peut se résoudre à ouvrir les autres ni à les détruire, comme si une force sombre au-dedans d'elle-même voulait l'empêcher d'oublier la souffrance du passé, l'obligeant à garder toujours à l'esprit la fragilité des choses.

Elle se souvient ainsi qu'à la date du 27 janvier, quand tout a commencé, il lui avait écrit :

« Vous n'étiez pas destinée à aimer quelqu'un d'autre que moi, n'est-ce pas ? »

Et elle un peu plus loin :

« Paris rayonne d'une lumière surprenante. Il fait à la fois chaud et froid. L'horizon, pareil à une toile abîmée, se déchire enfin. Avez-vous toujours l'impression d'avoir quinze ans ? »

Les mois alors avaient filé. Inondés de bonheur et de fatigue, ils vivaient dans une sorte d'irréalité qui confondait leurs nuits avec leurs jours et les transfigurait. Chaque matin était un arrachement insupportable et les heures qui précédaient le retour de Roland une torture qui les exténuait. On eût dit qu'ils étaient scellés l'un à l'autre, corps, âme et esprit ensemble. Ils avaient cessé sans le savoir d'appartenir au monde.

Mais bientôt était venu le temps des doutes. Aude s'interrogeait :

« La force de votre passion est si soudaine et si peu habituelle pour moi. Vous êtes fou, Roland, admirable, extraordinaire, drôle ! Mais que ferai-je avec vous ? Quels souvenirs aurons-nous ensemble ? Qu'allons-nous partager sauf une clandestinité si terrible qu'elle nous

enfermera et nous fera nous heurter l'un à l'autre... Notre secret me détruira avant vous, aliénant le faible équilibre qui me retient. Pouvez-vous souhaiter cela?

Mais j'ai déjà basculé et mon cerveau s'affole comme un papillon ébloui par la lumière.»

Martin interrompt les pensées de la jeune femme :

— Vous voici dans mes murs, Aude. Cet événement constitue pour moi la dernière clé. Celle qui va ouvrir le passage... et en même temps refermer mon destin. Je vais enfin connaître le repos!

— ?...

— Ce que je vais vous raconter s'est déroulé pour la plus grande partie dans des lieux que vous connaissez puisque l'un, le château de Rosny, a été autrefois la propriété de votre famille et que l'autre, le château de Selles-sur-Cher, l'est encore. Il est aussi question de l'hôtel de la place des Vosges que vous habitez à présent car tous ces bâtiments sont en effet mon œuvre...

Les derniers mots de Martin sonnent comme une détonation et il faut à Aude toute sa volonté pour ne pas céder à un fou rire nerveux : elle sait qu'elle n'a jamais évoqué devant lui son origine familiale et il n'y a aucune raison pour qu'il la connaisse.

D'où tient-il ces renseignements? Moisson-Rosny, une seule propriété au départ, acquise au milieu du XIX^e siècle par sa famille. Moisson, où Aude a coulé une enfance heureuse et dorée; Rosny, vendue juste deux ans avant sa naissance par ses oncles, a été depuis bien malmenée. Les quelques visites qu'elle a faites sur le site et à l'intérieur du château lui ont d'ailleurs peu appris en regard des archives consultées au fil des mois;

elle a certes reconnu avec émotion de menus détails, comme une peinture, un carrelage, identiques à ceux de la maison de Moisson, ou des lustres cirés, mais elle n'a pas ressenti le charme si souvent décrit par son père de ces lieux qui avaient ébloui sa jeunesse. Les murs pillés de ce qui a été autrefois une magnifique résidence, ses plafonds crevés, ses pièces nues et froides, ne reflètent plus la vie pourtant si pleine, la joie et les ombres de ceux qui ont demeuré là.

Pourtant elle sait depuis toujours que ce même esprit a continué d'habiter Moisson et que du cèdre de Malesherbes à celui de Rohan, c'est comme si la même bande de cousins avait couru à travers les siècles sur les allées du parc immuable, découvert les mêmes cachettes et ri de ce même rire sonore et clair des enfants heureux.

Le temps s'étirait aussi parfois. Aude garde en mémoire l'ennui de longs après-midi d'été, où le silence dans l'air écrasé de chaleur n'était troublé que par le bruit du râteau tiré en mesure sur les graviers.

Les pages lumineuses s'étaient ensuivies, nombreuses, rapides, étincelantes, à partir du jour béni de ses neuf ans : la forêt lui était enfin donnée et avec elle la liberté d'aller et de venir, seule ou avec sa sœur Sylvaine et sa cousine Louise. Commencèrent alors des années d'aventures, de cabanes, de lieux si secrets que les initiés, tenus à des règles sévères et obligés de suivre à la lettre un code d'honneur, encourageaient le bannissement – en principe irréversible – en cas de trahison ou de simple étourderie.

Le trio suivait des pistes d'Indiens, organisait des équipées nocturnes, cachait des amulettes à la signification confuse, ou enfouissait sous la bruyère des

manuscrits qui avaient valeur de trésor : Maupassant, La Varende, Théophile Gautier ou Henri Bosco, Chateaubriand, Apollinaire ou Alexandre Dumas participaient ainsi sans le savoir à ces rites étranges. Plus tard, et pour Aude seulement, viendrait le règne du dieu Maurice Genevoix, si intimement lié à la campagne et qui allait à n'en pas douter l'aspirer dans son sillage jusque sur la « voie sublime » de l'écriture !

Son enfance, qui n'avait connu aucun drame hormis la mort d'un petit chien, était pareille à un vallon de bruyères mauves baigné de soleil, avec, au-dessus, un ciel pur traversé par quelques rares planeurs.

Se reprenant aussitôt, elle lui lance avec colère :

— Vous vous moquez de moi!? Pourquoi me parlez-vous de Rosny et de Selles? Vous avez fait des recherches à mon insu?... Vous m'espionnez?!

Elle ne lui a pas dit qu'elle s'intéressait de près à ces lieux où ont vécu ses ancêtres. Personne ne le sait sauf Roland, mais là, aucun danger : il cultive avec zèle le goût du secret, par un penchant naturel autant que par la nécessité de son métier d'avocat. Elle se dit que d'ailleurs il rirait de la voir en ce moment, lui si rationnel, gardant en toute occasion le contrôle de lui-même et capable de dissimuler son hypersensibilité sous une apparence de monolithe.

La jeune femme se sent gagnée par une nervosité croissante. Elle se demande à quel moment Martin s'est métamorphosé jusqu'à perdre la raison sans qu'elle s'en aperçoive. Elle se souvient du grave accident de santé qu'il a eu deux ans plus tôt et dont il semblait s'être remis : peut-être en a-t-il gardé des séquelles. Elle tâche aussi de retrouver la date à laquelle ils se sont vus pour

la dernière fois et constate que leurs rencontres se sont espacées depuis qu'elle a quitté son métier de galeriste.

Il paraît calme à nouveau. À moins qu'il ne s'agisse d'un état temporaire, les psychotiques, elle l'a lu, sont sujets à cela. Elle ne sait plus quoi penser. Elle essaie d'imaginer, comme chaque fois qu'elle rencontre une difficulté, ce que ferait Roland à sa place, lui qui trouve les mots justes en toutes circonstances, qui sait calmer les fous. Il est dans un avion au-dessus de l'océan, dans les airs, injoignable jusqu'au matin. Aude a toujours en elle cette peur qu'il disparaisse, la nécessité de le savoir là... Vivant. Aucun mot raisonnable ne lui vient à l'esprit.

Martin semble lire dans ses pensées :

— Je ne suis pas fou ! Croyez-moi ! Acceptez de m'écouter au nom de notre amitié !

La jeune femme regarde son « ami » de quinze ans qu'elle ne reconnaît plus. D'apparence pourtant rien n'a changé : il donne invariablement l'impression d'avoir le même âge, c'est-à-dire une cinquantaine d'années, guère plus, malgré ses épais cheveux blancs qu'elle lui a du reste toujours connus. Sa silhouette un peu trapue est habillée été comme hiver d'une sorte de vareuse de coton bleu jean ou noire, droite sur un pantalon trop long de la même étoffe. De gros souliers, toujours parfaitement cirés, lui confèrent une démarche à la fois tranquille et résolue. Il a le teint des hommes qui ont vécu au grand air. Une fois, apercevant de loin sous les arcades de la place sa crinière neigeuse, la jeune femme s'était dit qu'il aurait pu jouer le rôle d'un compagnon

du Tour de France dans un film historique; ne manquait que le bâton noueux dans ses mains puissantes.

Martin lui apparaît comme un imposteur qui a pris soin de réunir toutes les informations nécessaires... Dans quel but? Quel est le sens de toute cette histoire et quel lien cherche-t-il à établir avec elle?

Elle a parfaitement entendu: il a parlé de Selles-sur-Cher; or, pas plus que Rosny il n'a été prouvé que ce château fût l'œuvre de Salomon de Brosse; ce sont des hypothèses, rien de plus. (Bien qu'elle ne soit en aucun cas une spécialiste du XVII^e siècle, les recherches plus ou moins abouties qu'elle a entreprises sur sa famille l'ont menée jusqu'à cette époque et son souci de l'exactitude l'a conduite à y consacrer de nombreuses heures de bibliothèque. Elle connaît donc les théories d'historiens chevronnés tels que Babelon et Le Bouteiller.) Elle se dit qu'il a peut-être simplement rencontré ses cousins d'Haussagne en visitant le château puisque celui-ci est ouvert au public et qu'ils ont parlé d'elle, mais elle sait que l'argument ne tient pas. Comment d'ailleurs cette propriété est-elle venue à sa famille maternelle? Elle n'a jamais posé la question. Et s'il les avait suivis jusque là-bas? Elle croit tout possible à présent, quitte à transformer Martin en le plus abject et dissimulateur des individus. Mais elle chasse aussitôt ses mauvaises pensées car un chagrin manifeste voile les yeux de son ami. Il lui vient alors l'intuition fulgurante qu'il est réellement en train de se remémorer une épreuve particulièrement douloureuse puis, fustigeant l'absurdité de sa réflexion, elle ressent une peur trouble: la folie serait-elle sur le point de la gagner à son tour? Elle s'efforce de réguler son souffle du mieux possible.